

LE SILLAGE OBSESSIONNEL OU LE DESIR IMPOSSIBLE

Par Muriel Guillard in N°86 du Journal Interne de l'AAPO(2009)

Obséder : Fin XVI^e, au sens d' « assiéger quelqu'un » ; le sens moderne date du XVII^e ; obsession, vers 1460, d'abord au sens de « siège » ; puis a suivi le sens du verbe. Emprunt des mots latins *obsidere*, proprement « s'établir devant », d'où « assiéger (une place) », puis « être continuellement auprès de quelqu'un ». On attendrait *obsider* ; *obséder* paraît avoir été entraîné par *posséder*⁽¹⁾.

En relisant les manuels d'enseignement de l'EFAPO et les cours ayant trait à la psychopathologie, je me suis aperçue que j'y voyais peu évoquée la névrose obsessionnelle ; certes, elle était mentionnée et avait sa place dans le schéma des trois formes, dans la forme ternaire. Le caractère anal (propre – très propre !! - à cette structure) est mentionné aussi ça et là⁽²⁾. Rien à voir avec la place qu'elle a, aux côtés de la névrose hystérique, dans les écrits psychanalytiques. Pourquoi cela?

Parce que les obsessionnels vont plus souvent en psychanalyse qu'en thérapie psychocorporelle? Parce que les obsessionnels deviennent plus souvent psychanalystes eux-mêmes que psychothérapeutes APO? Parce qu'au fond, nous n'aimons pas enfermer nos patients et leur structure dans des cases bien définies et préférons, de loin, être attentifs aux mouvements internes et à la circulation de l'énergie, de l'identité à l'altérité, de l'indifférencié au plus élaboré (et inversement)?

En travaillant, durant 11 années, dans un Centre de psychothérapeutes de courants divers à Toulouse, j'ai eu la chance de rencontrer un collègue devenu ami qui était d'obédience lacanienne; lacanien par amour mais non devenu hermétique par mimétisme. Ces échanges, et bien d'autres intérêts, personnels et affectifs, ont attisé ma curiosité.

Je vous livre le fruit de mes recherches par cet écrit qui se fera en deux parties (sur 2 numéros du JI): une première, issue de ma recherche dans le monde psychanalytique (essentiellement freudien et lacanien); une deuxième, issue d'une recherche théorique reichienne et de réflexions théorico-cliniques d'APOïste.

Il est plus courant d'entendre parler, de nos jours, de Troubles Obsessionnels Compulsifs (TOC), domaine privilégié des TCC, que de névrose obsessionnelle. Existe-t-elle d'ailleurs toujours de nos jours ? Y a-t-il ou non une « structure obsessionnelle » ? Qu'en dit la psychanalyse contemporaine aujourd'hui ?

Entre névrose obsessionnelle, caractère obsessionnel, traits obsessionnels, personnalité obsessionnelle, caractère anal, tendance anale, comment s'y retrouver ? Au-delà d'une communauté d'esprit, y a-t-il importance à ne pas les confondre, à les différencier ? Daniel Sibony vient à ma rescousse en écrivant : « *En tous cas, à travers les foisonnements du sillage obsessionnel, toutes ses branches se rattachent à un même axe, un même parcours ; comme un parcours de combattant, dont chaque symptôme scande les étapes, à sa façon*⁽³⁾. »

C'est donc dans cet esprit que j'évoquerai, par la suite, la névrose obsessionnelle (que j'intitulerai NO à partir de maintenant. Ce NO ou NON que le sujet anal met entre lui et l'autre, entre lui et lui) : il est, au sein de nous, un sillage obsessionnel, de mince à large, selon chacun, qui donnent des branches, de rares à nombreuses, selon chacun. Dans les symptômes décrits par la suite, on n'en trouve parfois qu'un ou plusieurs, selon chacun, donnant au chemin de vie une allure allant de celle d'une croisière à celle d'une bataille navale (« touché, coulé ! » irait bien d'ailleurs tant le sujet NO a la frayeur de la proximité et d'être englouti dans l'indifférencié !).

Pour les psychanalystes, la NO constitue l'un des champs majeurs de la clinique et de la théorie psychanalytique⁽⁴⁾. Cadre nosographique, elle correspond à une entité pathologique précise. En même temps, ce terme n'apparaît pas dans le DSM-IV, où seule apparaît, isolée, une catégorie intitulée « Troubles Obsessionnels Compulsifs ».

La perspective classificatoire se fonde alors sur la symptomatologie⁽⁵⁾ et non plus sur la recherche d'une organisation psychopathologique.

Or, ce qui est important dans la NO, **ce n'est pas seulement le symptôme mais aussi les places et les fonctions particulières qu'occupe ce symptôme** (ainsi, des symptômes d'allure obsessionnelle pourront parfois occuper des fonctions et des places qui relèveront d'une organisation psychopathologique différente).

Dans les critères diagnostiques des TOC, dans le DSM, il est précisé que les obsessions et les compulsions sont à l'origine des sentiments de détresse. Toujours dans le DSM, toute référence à l'inconscient, au conflit interne et à la sexualité ayant disparu, rien ne peut être dit concernant l'ambivalence, pourtant si prégnante dans les troubles obsessionnels, rien non plus à propos du sentiment de culpabilité et du plaisir, conscients et inconscients. Or la question du désir est centrale dans le NO, tout comme celle des affects. Ainsi, selon Freud, **la puissance du désir transparait dans la force des mesures mises en oeuvre pour l'empêcher d'émerger.**

Le sentiment de culpabilité inconscient face au désir joue un rôle central dans la NO, amenant à une régression libidinale au stade sadique-anal par une désintrication pulsionnelle, c'est-à-dire par la séparation des composantes érotiques génitales et des investissements destructifs de la phase sadique, cette désintrication contribuant à favoriser la tendance à la déssexualisation.

Avant de poursuivre ce parcours du combattant (le désir étant à combattre coûte que coûte, nous verrons plus tard pourquoi...), un peu d'histoire.

QUELQUES REPÈRES THÉORICO-HISTORIQUES...

Le terme *obsession* est introduit à la fin du XIX^e siècle pour souligner le phénomène d'emprise par lequel un sujet est assiégé par des idées pathologiques, par une faute qui le traque et l'obsède au point de faire de lui un **mort-vivant**.

C'est Freud qui, le premier, va lui donner un contenu théorique, non seulement en situant la maladie dans le registre de la névrose, mais en faisant d'elle, face à l'hystérie, la deuxième grande composante de la structure névrotique humaine. Freud va d'abord penser que la névrose obsessionnelle touche les hommes tout comme l'hystérie touche les femmes. L'hystérie est un art *féminin* de la séduction et de la conversion, processus passif et inconscient (tel celui de la sorcière) ; l'obsession est un rite *masculin* comparable à une religion, processus actif (tel celui de l'inquisiteur... de lui-même, avant tout !!). L'hystérie serait la suite d'un effroi sexuel présexuel, la névrose obsessionnelle, la suite d'un plaisir présexuel qui se transforme ensuite en reproche. Puis des années après (1907), abandonnant la théorie de la séduction, se fondant sur sa nouvelle théorie de la sexualité (*Trois essais de la théorie sexuelle*, 1905), Freud rejette la bipolarisation. La névrose obsessionnelle est alors une névrose qui affecte aussi bien les hommes que les femmes et qui a pour origine un conflit psychique. Puis il transforme encore sa conception en observant que c'est l'érotisme anal qui domine l'organisation de la NO. En 1926, cette théorie est remaniée à la lumière de la deuxième topique (ça, moi, surmoi) et de la notion de pulsion de mort. **Le déclencheur de la NO est alors caractérisé comme la peur du moi d'être puni par le surmoi. Tandis que le surmoi agit sur le moi à la manière d'un juge sévère et rigide, le moi est contraint de résister aux pulsions destructrices du ça, en développant des formations réactionnelles qui prennent la forme de sentiments de scrupule, de pitié, de propreté, de culpabilité**(6).

Selon Freud, le symptôme est le signe d'un compromis entre le désir et la défense, *comme le produit d'un compromis entre deux groupes de représentations agissant comme deux forces de sens contraires, de façon aussi actuelle et impérieuse l'une que l'autre*(7). Le résultat du refoulement correspond à la dégradation du cours de la satisfaction en symptôme. Celui-ci est alors défini comme un substitut d'une satisfaction qui n'a pas eu lieu, substitut fortement atrophié, déplacé, inhibé.

L'accomplissement de ce processus substitutif revêt alors le caractère de **la contrainte, de la compulsion**.

La formation du symptôme est l'aboutissement de la **lutte défensive contre la motion pulsionnelle (sexuelle et agressive), lutte qui n'est pas finie puisqu'elle se poursuit contre le symptôme lui-même**. En effet, il apparaît comme **un corps étranger pour le moi**. Celui-ci, par son instance de liaison, va incorporer le symptôme dans son organisation afin d'en supprimer le caractère étranger et même, en se familiarisant avec, d'en tirer le plus grand avantage possible. La gêne occasionnée par le symptôme sert malgré tout à apaiser aussi les attentes d'un **surmoi hyper sévère et dénué d'amour** ou à repousser certaines exigences du monde extérieur. Ainsi, le symptôme est-il progressivement chargé par le **moi** d'intérêts importants et, dans la NO, il peut lui apporter **des satisfactions narcissiques**. « *Les formations de symptômes de névrosés de contrainte flattent leur amour-propre en leur faisant miroiter qu'ils seraient, parce que particulièrement purs ou scrupuleux, des hommes meilleurs que d'autres.* »(8) **Ces bénéfiques accentuent la fixation du symptôme**. Il faut comprendre que les motions pulsionnelles sont vécues comme dangereuses [danger externe (perte de l'amour de la part de l'objet, menace de castration), mais aussi et surtout danger interne (effraction interne)]. La situation de danger est annoncée au moi par un signal d'angoisse. La névrose renvoie au **développement d'angoisse** et le symptôme en est l'extériorisation (actes compulsions dans la NO, actes d'évitement phobique, manifestations organiques de l'hystérie).

Face à cette menace pulsionnelle, il va y avoir, dans la NO, un combat défensif amenant à une régression dynamique et temporelle de la libido obtenue par **contrainte**. En tant que but, l'érotisme anal (stade sadique-anal) va se substituer à la génitalité. **L'investissement destructif va prédominer sur l'investissement érotique**. À cette régression s'associe une régression topique du moi entraînant celui-ci de **l'acte à la pensée**(9). Le moi semble se comporter alors comme un objet d'amour pour le surmoi et utilise **les mécanismes de toute-puissance de la pensée** pour se préserver de ses attaques. **Cette régression de l'acte à la pensée se présente comme un processus de base fondant le phénomène obsessionnel**. Ces régressions se font sur un mode **haineux** (du fait du retour de la libido au stade sadique-anal).

Daniel Sibony(10) le dit autrement : "*La névrose obsessionnelle est une lutte acharnée contre la névrose obsessionnelle*". L'obsessionnel exécute des ordres qui certes émanent de lui. Mais l'ennui, c'est qu'ils lui reviennent aussitôt sous forme de contre-ordres. Du coup, il ne se soumet pas à ses commandements, il les combat par des contre-commandements.

ASSOCIATION DE SYMPTÔMES...

Dans les cas les plus graves, on trouve tous les symptômes suivants associés.

→ LES OBSESSIONS

L'obsession idéative se définit par **l'intrusion dans le champ de conscience d'une pensée**, d'une image parasite qui s'impose au moi. Le phénomène le plus fréquent en est la rumination, mais ce peut être des concepts symboliques (chiffres, mots) allant jusqu'aux concepts abstraits pseudo-philosophiques (problème moral, religieux ou métaphysique).

L'obsession phobique qui, à la différence des phobies simples, peuvent survenir indépendamment de la présence de l'objet ou de la situation qui est crainte : **ce n'est pas la réalité de la situation qui est crainte mais sa simple pensée**

qui fait naître le doute obsédant. L'évitement par la fuite n'est donc pas possible !! Les formes les plus habituelles sont la nosophobie (peur des maladies les plus graves), la peur des microbes, de la malpropreté, la phobie du contact.

L'obsession impulsive consiste en une peur d'être contraint de prononcer des insultes grossières ou des pensées obscènes mais surtout de commettre un acte généralement à connotation agressive, un acte absurde, incongru ou immoral.

→ **LES CONDUITES COMPULSIVES ET LES RITES CONJURATOIRES**

Ce sont des **stratagèmes auxquels le sujet a recours pour lutter contre les obsessions** (11).

Procédés magiques ou rituels conjuratoires, acte au caractère dérisoire, ils sont accomplis de façon répétitive et impérieuse, selon un cérémonial déterminé. Ces manifestations deviennent progressivement aussi irrépressibles que la préoccupation obsédante elle-même et se complexifient au fil du temps, amenant, au pire, à une vie entière paralysée, lorsque chaque geste de la vie quotidienne doit être accompagné de rituels.

→ **LA PSYCHASTHÉNIE**

C'est une forme de fatigue physique et psychique, résultant de l'intense et épuisante lutte intérieure du sujet, du doute et de l'impossibilité à se déterminer sur quelque propos que ce soit, **de la crainte de situations nouvelles qui viendraient remettre en question l'équilibre pulsionnel**.

→ **LE CARACTÈRE ANAL** (traité ci-dessous).

→ **LA TOUTE-PUISSANCE DE LA PENSÉE** (traitée ci-dessous).

Tous les patients obsessionnels (et les thérapeutes !) ne sont pas tous atteints de ces troubles graves évoqués ci-dessus. Mais il est clair que les tendances à vérifier toutes choses, à ritualiser les activités, à douter et à ruminer des pensées incessantes font partie des traits de caractère des personnalités dites obsessionnelles, personnalités marquées sous le sceau de la contrainte : des emplois du temps prévus et contrôlés, observés à la lettre, prendre la même route ou le même chemin pour aller d'un endroit à un autre, manger les mêmes plats les mêmes jours, commencer ses séances par une même phrase sont autant de rituels qui ne sont pas forcément handicapants mais dénotent une recherche effrénée du prévisible.

LA RELATION ANALE

La *relation anale* est un terme proposé par André Green(12) exprimant ainsi la spécificité de l'analité qui paraît résider dans sa propriété caractéristique de **mettre en relation** un intérieur avec un intérieur (fèces-muqueuse anale, dans la rétention), un intérieur avec un extérieur (selles du dedans vers le dehors, dans l'évacuation), un objet partiel avec un objet total (les fèces-le sujet lui-même, le sujet-sa mère).



◆ Peut-on devenir sujet (objet total) si on ne consent pas au sacrifice anal (sacrifice d'une part de soi, de l'objet partiel), cédé à l'autre, à la mère (objet total par excellence), pour se faire aimer d'elle ? *La mère est le demandeur du sacrifice*: « **Fais-le pour moi, pour me faire plaisir. Donne** ». *En retour, il lui faudra plus tard laisser partir, de la même manière que l'enfant consentira à laisser les fèces partir*(13) (Et ça, c'est pas gagné dans le couple mère-fils/fille NO!!(14)). La mise en mouvement (le transit mais aussi, par la suite, mise en mouvement vers l'autre, vers la vie) dépend de la demande de l'autre (la mère) et par voie de conséquence de l'accueil qu'elle fait à cette part précieuse du corps infantile ; ce don sollicite son agrément. Il est compréhensible que **la compensation de ce sacrifice soit le don d'amour de la mère en retour. De l'impalpable (de l'amour) contre du solide (les matières)**.[...]..*L'attachement au matériel signera la primauté de l'analyse sur l'aléatoire de la genitalité et son caractère non matérialisable* (15).

◆ **La selle consiste à externaliser le produit de l'espace interne en séparant le contenu du contenant. Le contenant reste en place. Ce faisant, l'acte préalable à la symbolisation, la brisure de l'unité contenant-contenu, s'effectue** (16). Mais cet objet anal, cryptique, caché, agent érotique de la dissimulation, va-t-il faire l'objet de vérifications persécutoires sur sa rétention ou son évacuation (*Tu as fait ?*). Le contenu examiné à la loupe (lire dans les excréments peut faire sentir qu'on en arrive à lire dans les pensées du sujet) n'est pas sans amener un vécu d'intrusion, d'effraction du contenant. **La distinction nécessaire entre les deux n'est plus aussi nette**. Le contenant se sent menacé. Cela accentue le fait que **la symbolique tournera autour de l'axe fondamental vie-mort**, d'autant plus que le registre symbolique de la selle, à travers sa couleur, va du jaune d'or (les pépites dans Peau d'âne = **la vie**) au brun (couleur de terre, de nuit, de cadavre = **la mort**). De même que le transit s'interrompt (par occlusion par ex.) ou ne s'arrête pas (diarrhées graves entraînant une déshydratation), le pronostic vital est en jeu.

Ainsi, dans la NO, le lâcher-prise représente un risque existentiel

◆ L'opposition anale : le NO a le pouvoir de dire NON... Ce n'est évidemment pas un NON qui dit OUI à soi. C'est un NON à l'autre. Un NON systématique qui vient (en urgence) pour ne pas être pris, amalgamé. Car cette obstination dans la communication révèle un autre niveau tout à fait, opposé : la relation fusionnelle dans laquelle la personne est prise.

◆ Le sadisme anal (très inconscient chez le NO) : il y a plus qu'un désir de sa propre maîtrise, de possession (pour compenser la dépossession de son territoire). Il y a un désir sadique : désir de maîtriser l'autre, d'infliger la douleur (se venger), dominer les autres, les réduire à l'impuissance...

Mais la maîtrise de soi étant, dans la NO, avant tout une maîtrise affective (self-control, impénétrabilité, masque, froideur), la destruction sera plutôt froide, désincarnée, sans haine, sans colère mais radicale, dont la devise tient en une seule phrase : « *Toi (c-a-d l'autre), tu n'existes pas ... Tu n'es même pas une merde. Tu es un tas de cendres. Poussière. Et ta mort est rétroactive. Tu n'as jamais, en fait existé que par un accident qu'il s'agit de résorber... le deuil dont tu serais l'objet te conférerait une existence rétroactive. Il ne faut donc pas qu'il ait lieu. Tu es un non-lieu*(17) » Telle est l'abstraction anale mortifiante, désobjectalisante.

C'est ainsi que cette personne peut plaquer ses objets d'amour *calmement*(18), pour toujours, dès lors qu'ils sont décevants.

LA PENSÉE TOUTE-PUISSANTE...

Freud évoquait que le moi utilise les mécanismes de toute-puissance de la pensée pour se préserver des attaques du surmoi (en s'éloignant ainsi des exigences instinctuelles). Ce qui fait sa toute-puissance, c'est que ce qui est pensé est pensé comme se réalisant vraiment. Ce qui amène à la ruminantion...

Pour André Green, la pensée serait une défense acharnée du territoire subjectif s'expliquant par un sentiment permanent d'empiètement de la part des autres. Si l'objet anal est évacué et perdu [dans le néant, sans valorisation (*Quel beau caca!*) ou sans rapport à la loi (*Tu es gentil!*)], au moins la pensée peut survivre à cette évacuation ! Si le NO se sent dépossédé à *son corps défendant*, il s'accroche à son sentiment de propriété par la pensée *pensante* qui ne peut craindre aucun abus de pouvoir des autres irrespectueux de la liberté d'autrui. La pensée comme terrier, territoire inviolable... (Avez-vous remarqué que la lecture aux cabinets est une habitude répandue ? « *La tête récupère ce que perd le ventre*(19)»).

Le lacanien Pierre-Henri Castel(20) note que le paradoxe essentiel de la NO est que la pensée semble claire, les principes moraux, intellectuels intelligibles, exprimé dans un langage de la raison. C'est très lisible, *trop* lisible. Ça a l'air transparent, ce qui n'est pas le cas des symboles obscurs à déchiffrer dans des expressions symptomatiques « incarnées » !! Mais en fait, c'est tout aussi opaque qu'un symptôme incarné dans le corps et tout aussi conflictuel.

C'est une pensée malade qui ne relie pas, qui n'associe pas. Elle enchaîne des énoncés, tendant à annuler toute expression subjective (qui, dans le fantasme du NO, pourrait être indécente, obscène !!) (l'affect est ainsi séparé de la représentation à laquelle il était lié. Il va ainsi pouvoir être déplacé sur une autre représentation anodine, ce qui provoquera la formation d'une obsession semblant totalement injustifiée).

Cela fait que le NO pense peu à propos de lui-même.

Il ne se pose pas beaucoup de questions à propos de lui-même. D'ailleurs « *L'obsessionnel a des réponses avant même de se poser des questions* »(21). « *...Il n'interroge pas ses symptômes comme tels... il entend le tu des impératifs sans nulle question sur le je qui les énonce* »(22).

LE NARCISSISME ANAL...

Le narcissisme de ces personnes est très blessé, parfois en pièces. La blessure narcissique est toujours prête à se rouvrir à la moindre occasion. Le trouble des limites du Moi est très important (derrière un fonctionnement socialement normal). Sans frontière éprouvée, on a souvent l'impression d'avoir à faire à des écorchés vifs. Le résultat de cette défaillance du moi-peau est celui d'une ossature rigide, qui donne l'impression (seulement l'impression !!) de fermeté là où il s'agit d'obstination. Ce qu'il y a de troublant chez le NO, c'est que ce manque de souplesse est revendiqué comme une vertu. Un tel narcissisme est soucieux à l'extrême de ses limites, ayant besoin de tout maîtriser qui vient de lui. Bref il veille aux comptes et ne peut se permettre les *folles dépenses* (23) des investissements amoureux.

Un tel narcissisme est très fragile et la menace de la psychose n'est jamais loin, la NO étant souvent comprise comme dernier rempart contre elle (la régression au stade sadique-anal visant la rétention alors que la psychose vise l'expulsion du mauvais vers l'extérieur).

Si le sadisme anal si explicite est pour le moins refoulé, ce n'est pas le cas de la fonction phallique qui s'inclut dans un gonflement narcissique. Rappelons que le NO prend ses symptômes pour des vertus : lui, au moins, il se contrôle, il maîtrise les choses, il tient la route, cela peut le rendre ainsi pédant et pompeux.

Même s'il est très inhibé et en difficulté pour rentrer en relation avec l'autre, il peut quand même penser que cet autre, de toutes façons, est peu intéressant. De par ce gonflement, il peut prendre des places de sauveur, de professeur, de père qui soutient (en ne manquant pas de faire sentir qu'il est donc quand même beaucoup plus équilibré que cet autre à sauver !!). Il se fait phallus de l'autre, cet autre ne l'ayant pas demandé franchement mais étant dans un moment de doute par rapport à lui (elle le plus souvent !)-même, il subit l'aide, avec un savant mélange de soulagement et de malaise (celui-ci témoignant qu'il y a quelque chose d'infantilisant dans cette affaire !).

TRANSFERT/CONTRE-TRANSFERT EN ANALYSE

Le transfert est souvent imprégné d'un malentendu dommageable à son analyse : la confusion entre pouvoir et puissance. Le pouvoir humain est toujours limité, faillible, contestable, il se perd plus ou moins, se conquiert, évolue.

Tout le monde en a un peu. Il se partage, il se répartit. Mais ce que la projection du NO attribue à son analyste, c'est souvent la puissance, la toute-puissance, surhumaine. En cas extrêmes, il est perçu comme imposant un cadre ; sa neutralité est de l'indifférence, ses interprétations, non susceptibles de jeter une clarté libératoire, mais sont à prendre ou à laisser, et si elles sont vraies, elles sont alors vécues comme humiliantes (car l'analyste sait mieux que la personne elle-même), sa sollicitude est un insupportable paternalisme, son ennui est signe qu'il n'a cure de la souffrance de son patient et... il réclame des honoraires : seul l'argent l'intéresse !! Le dispositif analytique est une machine à influencer, à manipuler pour satisfaire l'omnipotence de l'analyste...

La cure s'attache à la reconquête de l'intégrité psychique de la personne, à la restitution de la vérité du sujet. Elle est longue, sans paraître avancer d'autant plus que certaines personnes présentent peu de matériel et que le transfert peut être négatif comme ci-dessus. Il est important de le désamorcer, ce qui est parfois difficile car rarement explicite. D'autant plus que le NO, par structure, se voue à dénier, à annuler, à transformer dans leur contraire ses pulsions agressives.

Dans une analyse lacanienne, le parti pris du silence de l'analyste est alors de laisser une place vide pour que l'analysant *reprenne ses billes* (on pense bien sûr au point 2 du cercle). Mais il scande aussi, il ponctue, soulignant fortement certains mots, marquant un point d'arrêt dans le discours (qui est, chez le NO, celui d'une parole qui maîtrise), interrompant le flot de l'association libre (celle-ci n'étant pas agissante par déliaison des représentations et des affects), empêchant la cure de se ritualiser. Rappelons que les lacaniens sont des traqueurs de jouissance, des illusions...

Il leur importe que le sujet se confronte un jour à son propre manque et au manque dans l'Autre. L'issue passe par l'hystérisation des symptômes, par leur conversion dans le corps (de la pensée au corps). Il faut savoir qu'un sujet NO passe outre sa réalité organique. D'ailleurs, la plupart du temps, il ne sent pas de trouble, ni de fatigue, pas de limite...

MAIS POURQUOI TANT DE HAINE ?

D'après **Roger Dorey** (24), la mère du futur obsessionnel serait une mère paradoxale, car, derrière le personnage édifiant d'une femme dévouée, la position maternelle occupée est double et contradictoire. **Elle investit son enfant comme son objet sexuel privilégié et cautionne et renforce l'identification de celui-ci à l'objet de son désir.** Mais parallèlement et en contradiction avec ce qui précède, elle refoule le moindre attachement érotique à l'égard de son enfant. Elle ne manifeste aucune conduite séductrice effective (au contraire de la mère du sujet pervers !) et **refuse de prendre en compte tout attachement libidinal de la part de celui-ci ainsi que toute forme d'expression de sa sexualité.**

De plus, en plaçant l'enfant comme son objet de désir, elle considère que **le père n'est qu'accessoire et se place elle-même comme représentant de l'interdit.** Mais c'est un interdit personnel qui se contredit et est essentiellement ambigu. Cette loi maternelle n'est pas structurante et met l'enfant devant une injonction paradoxale : « **Sois l'objet de mon désir. Mais je t'interdis de désirer** ».

Le désir est alors vécu comme dangereux car menaçant l'être dans son intégrité corporelle, d'où la régression de la libido du stade phallique de l'organisation génitale au stade sadique-anal. Un lacanien dit que le désir ne peut naître que du manque. Désirer, associé au manque, c'est évoquer la défusion, ce que la mère et l'enfant ne peuvent supporter au fond.

D'après **André Green**(25), la première relation d'objet aurait été fusionnelle et extrêmement intense et fusionnelle suivie d'une déception inguérissable à la phase anale par prise de conscience de l'état séparé de l'objet où le rôle du tiers devient traumatique, que ce dernier soit représenté par le père ou par un frère cadet. Il faut souligner le rôle primordial d'une relation à un objet primaire totalement incapable d'identification mais auquel le sujet s'identifie néanmoins inconsciemment. Le tiers pourra être aimé et investi mais jamais cependant au point de permettre la guérison de la blessure narcissique de la séparation d'avec l'objet primaire. Alors «... pour lui, l'amour ne se donnera, ni se prendra, il se subira comme un martyr... »(26).

Dans les deux propositions qui peuvent d'ailleurs se relier, le père réel pourra être pris en pitié (*Pauvre type !*) ou haï, pour n'avoir pas eu beaucoup de place dans la maison dans le 1^{er} cas (la pitié) ou pour n'avoir pas pris cette place dans le 2nd cas (la haine). Mais cette carence va entraîner une dépression, visible ou non visible.

On retrouve assez souvent le couple maître/ esclave dans le couple parental, la femme étant le maître soumis à son esclave tyrannique de mari !! Il y aurait échec du père à transmettre et barrage de la mère à laisser transmettre. Les deux s'entretiennent.

Dans tous les cas, le NO est aliéné(27) à l'Autre(28) et pris dans le discours de l'Autre. Il est dans l'impuissance à retourner à l'Autre ce qu'il dit sur lui, d'où son sentiment d'injustice criant lorsqu'il se sent défini par l'autre. Mais c'est parce qu'il ne peut s'en déprendre. Cette aliénation l'amène à une certaine passivité qui lui fait se représenter l'autre comme étant cause (de ses problèmes, de son mal-être..) au sens où la loi de gravitation détermine la position des planètes !

Rappelons quelques données :

- ◆ L'ambivalence haine-amour en sachant que l'amour prend facilement la tournure de la haine, la haine étant le signe d'un lien que rien ne peut dénouer, scellant un pacte de fidélité éternelle à l'objet primaire.
- ◆ Une insécurité de base qui fait s'accrocher à la matière, par effroi de l'imprévisible, de l'impalpable, des affects.
- ◆ Un sentiment d'enfermement et d'isolement mais qui vaut mieux que le sentiment d'intrusion.
- ◆ Une inhibition majeure concernant le désir, le désir étant coupable (heureusement qu'il y a souvent un noyau hystérique !) et concernant toute décision où il faut faire un choix (Un jour, accompagnant un ami à une sandwicherie, où il prenait toujours le même plat et la même boisson, la serveuse, ce jour-là, lui demanda s'il la voulait (la boisson!!) en cannette ou en bouteille. J'ai vu mon ami dans un tel désarroi que j'ai vivement répondu alors « *bouteille* » (ou cannette, ça n'a aucune importance !). Il a fait « *Ouf!* ». On lui avait amené de l'imprévisible (la question) sur sa route (qui était d'ailleurs toujours la même pour aller à cet endroit) et on avait tenté de lui extorquer une décision... J'avais répondu pour calmer l'angoisse qui avait surgit en moi devant un tel désarroi devant une situation si bénigne. Mais pas bénigne pour lui, je l'ai compris bien plus tard. Pour parer à ces états de panique, il s'était fait une devise dans sa vie : « *Il faut être décidé...!!* » (être n'est pas pouvoir!!)).
- ◆ Il reste alors... le pouvoir de dire... NON.
- ◆ Le sens du devoir (ce qui peut être très structurant pour l'entourage), un sacré conformisme, beaucoup d'attachement aux règles, aux normes (mais pas à une loi structurante).
- ◆ De la pensée, toujours de la pensée, du raisonnement (ratiocination serait plus juste). Le corps ? *Je ne le sens pas et alors ??* (= je n'ai pas besoin de sentir). Il pense à *corps perdu ??*
- ◆ Pouvoir d'être paternaliste, professoral, sauveur mais ne sortant pas du dernier étage de sa tour d'ivoire. Ce qui lui fait dire à son objet d'amour (A la mère en 1^{er}) : « Je ferai tout pour toi... mais tu n'auras rien de moi ».
- ◆ Envahissement des sentiments de honte, culpabilité, angoisse. Difficile d'avoir de l'humour !!

Rappelons-le, le NO est quelqu'un qui connaît la souffrance intense mais qui s'en est coupé... Et lorsqu'il s'ouvre, ça a la beauté extraordinaire d'une fleur qui a réussi à se frayer un chemin parmi les couches de bitume... mais il y a du béton... mais il y a la fleur... mais...

Il est très difficile d'explorer ce monde. Je ne m'y suis pas promenée tranquille. C'est un monde où la douleur règne mais est gelée. Cela me fait penser aux quelques fois où j'ai senti un terrible froid dans le dos, face à certaines personnalités obsessionnelles, à certains moments de leur processus.

Mon ami lacanien dirait : « *Le sujet de l'inconscient (= le sujet du désir) est presque mort...* ». J'y voyais aussi comme une agonie, un décharnement de l'être. Agonie des sentiments, des sensations, du corps isolé et froid...

À certains moments, le thème a fini par devenir obsédant... ou plutôt, a réveillé mon noyau obsessionnel duquel pouvait naître l'impression que j'étais contrainte à écrire !! Il m'a fallu alors me relier au désir car c'était bien le désir qui me poussait à chercher ! Le désir de savoir ??! Oui le désir de comprendre le fonctionnement de l'autre pour comprendre le mien, le désir de savoir sur le désir de l'autre (et son impossibilité !!) pour en savoir plus sur mon désir...

La prochaine fois, nous verrons ce qu'amènent Reich et son travail de végétothérapie pour ce type de patients, ainsi que l'APO et son travail sur la sécurité ontologique. Il y a déjà beaucoup d'éléments nommés dans cet article qui nous aident à faire une première esquisse de la circulation sur le cercle de la personne NO :

- au point 1, il y a plus de place pour le besoin de l'autre que le sien (et une terreur à formuler une demande au point de son expression),
- au point 2, il y a matière, on le voit...!!,
- au point 3, un interdit(29),
- au point 4, l'obstination, la colère pour défendre son territoire et non la réalisation du désir, l'angoisse de castration,

- au point 5, on ne s'arrête pas (la pensée appelle),
- au point 6, la pensée, toujours la pensée coupée du besoin,
- au point 7, il y a... régression au point 6 (de l'acte à la pensée) mais aussi beaucoup de gestes, d'activité, du faire (*tu as fait ?*) pour ne pas sombrer dans le non-être,
- au point 8, un évitement profond (et s'il y a ouverture, il y a fermeture ensuite),
- au point 9, un abîme proche...

Concernant les 3 formes, la possibilité d'amener des cas, des expériences sera plus aisée. Il y a un tracé déjà un peu lisible : grande difficulté de s'abandonner, l'unairé c'est le néant. Peu de repères intérieurs et donc aliénation aux repères extérieurs tels normes, règles. Le ternaire, avec sa loi structurante, n'est en fait pas atteint.

Nous pourrions nous demander ce qu'amène de spécifique l'implication du thérapeute en APO, la possibilité du contact et du toucher, et ce qu'il en est de la question du transfert/contre-transfert dans ce cadre psycho-organique.

Nous pourrions aussi nous questionner sur la possibilité de l'amour dans la vie du NO. Quels seraient les enjeux pour un homme plutôt obsessionnel de choisir une femme plutôt proche de structure, avec qui il connaîtra certainement l'ennui, le conformisme, la dévalorisation de la sexualité mais pas l'insécurité de l'imprévisible ; ce qu'amène la femme plutôt hystérique, avec ses explosions émotionnelles qui peuvent être vécues comme totalement incompréhensibles (donc pas maîtrisables par la pensée !!) et aussi effrayantes énergétiquement (donc angoissantes). Mais celle-ci amène aussi du rêve, de l'originalité et ainsi, durant les premiers temps de l'amour, des fenêtres vont s'ouvrir au dernier étage de la tour d'ivoire.

Est-ce pour cela que le NO va en sortir pour explorer le monde ? Quel serait l'enjeu pour la femme hystérique à être avec cet homme avec qui elle va finir par être insatisfaite ? On le dit ainsi : *Au désir insatisfait* de l'hystérique s'oppose le *désir impossible* de l'obsessionnel. N'y aurait-il pas une possibilité pour la femme de *penser* à propos de sa structure ainsi que celle de son compagnon, pour l'homme de *sentir son* problème⁽³⁰⁾ (façons différentes et complémentaires de s'approprier ses difficultés !) ?

(1) In *Dictionnaire étymologique de la langue française* de Oscar Bloch et Walther von Wartburg, Ed. PUF.

(2) In *Manuels d'enseignement EFAPO n°7*, Le caractère anal dans *L'introduction à la caractérologie en APO*, par P. Boyesen, n° 6, La tendance anale dans le *Point 2* du cercle, par A. Fraisse, n° 1, Les sentiments (mouvement centripète des sentiments chez la personne anale) dans le *Vocabulaire de base*, par J. Besson et Y. Brault.

(3) In *La haine du désir*.

(4) Pour Freud déjà qui affirmait dans *Inhibition, Symptôme et Angoisse* : « *La névrose de contrainte est assurément l'objet le plus intéressant et le plus gratifiant de l'investigation psychanalytique* ». Parmi tous les écrits de Freud sur la névrose obsessionnelle, le cas de *L'homme aux rats* (1909) se détache avec netteté.

(5) Ainsi la référence à la psychanalyse et l'orientation thérapeutique qui en découle n'est donc plus envisagée, au profit d'autres orientations (chimiothérapie, TCC...) !

(6) In *Dictionnaire de la psychanalyse* d'E. Roudinesco et M. Plon.

(7) In *Vocabulaire de base de la psychanalyse* de J. Laplanche et J.B. Pontalis.

(8) In *Inhibition, symptôme et angoisse* de Freud.

(9) Cela localise le conflit dans l'ordre de la pensée et du discursif alors qu'il est localisé dans le corps dans l'hystérie, dans l'espace dans la phobie.

(10) In *La haine du désir*.

(11) Après une régression de l'acte à la pensée, il y aurait là une sorte de régression de la pensée au geste tels les rites et vérifications !!

(12) In *L'analité primaire dans la relation anale* in *Monographies de la Revue Française de Psychanalyse* sur la Névrose Obsessionnelle.

(13) A. Green, ouvrage cité.

(14) Aucun des deux ne laisse partir, ne lâche prise... l'em-prise aidant à ne pas se dépendre... il ne restera plus qu'à dépendre et à contre-dépendre de l'autre !!

(15) A. Green, ouvrage cité.

(16) A. Green, ouvrage cité.

(17) A. Green, ouvrage cité.

(18) C'est ce que me disait une patiente, à chacune de ses ruptures. « Je l'ai plaqué *calmement* ».

(19) A. Green in *Note sur le corps imaginaire*.

(20) In *Séminaire d'épistémologie de la médecine mentale et de psychanalyse*, à Sainte-Anne, sur le thème du signifiant.

(21) Lucie Wolf dans *Le transfert dans la névrose obsessionnelle*.

(22) D. Sibony, ouvrage cité.

(23) Expression de George Bataille.

(24) In *La névrose obsessionnelle*, *Monographies de la revue française de psychanalyse*.

(25) A. Green, ouvrage cité.

(26) De Henri Rey, intervention au cours de la conférence de Serge Leclair sur *L'obsessionnel et son désir*.

(27) C'est vraiment la caractéristique de l'obsessionnel que de ne pouvoir se séparer de ce à quoi il est aliéné (que ce soit l'aliénation aux pensées, aux compulsions, ou le discours de l'autre... !!

(28) L'Autre parental en tout premier lieu.

(29) D. Sibony précise dans *La haine du désir* que « *du désir, il (le NO) connaît surtout la parade* ».

(30) Un ami (que j'aime beaucoup mais qui est « blindé de chez blindé » !) a l'habitude de dire : « *Mon problème, c'est ma femme... À part cela, je n'en ai pas d'autres* » !!

LE SILLAGE OBSESSIONNEL ou LA COMMUNAUTE DES ANAUX **Par Muriel Guillard in N°87 du Journal Interne de l'AAPO(2009)**

Ce second article est la suite du précédent. Je rappelle que mon intention n'est pas de traiter spécifiquement de la névrose obsessionnelle, même si elle est citée de nombreuses fois, mais plutôt du sillage obsessionnel, tel que l'a évoqué Daniel Sibony, sillage plus ou moins profond inscrit en nous qui peut ainsi nous concerner tous à des degrés divers.

Rappel de l'apport analytique sur la névrose obsessionnelle (cité déjà dans le JI 85)

La formation du symptôme est l'aboutissement de la **lutte défensive contre la motion pulsionnelle (sexuelle et agressive), lutte qui n'est pas finie puisqu'elle se poursuit contre le symptôme lui-même**. En effet, il apparaît comme **un corps étranger pour le moi**. Celui-ci, par son instance de liaison, va incorporer le symptôme dans son organisation afin d'en supprimer le caractère étranger et même, en se familiarisant avec, afin d'en tirer le plus grand avantage possible. La gêne occasionnée par le symptôme sert malgré tout à apaiser aussi les attentes d'un **surmoi hyper-sévère et dénué d'amour** ou à repousser certaines exigences du monde extérieur. Ainsi, le symptôme est-il progressivement chargé par le **moi** d'intérêts importants et, dans la NO, il peut lui apporter **des satisfactions narcissiques**. « *Les formations de symptômes de névrosés de contrainte flattent leur amour-propre en leur faisant miroiter qu'ils seraient, parce que particulièrement purs ou scrupuleux, des hommes meilleurs que d'autres.* »⁽¹⁾. **Ces bénéfices accentuent la fixation du symptôme**.

Il faut comprendre que les motions pulsionnelles sont vécues comme dangereuses [danger externe (perte de l'amour de la part de l'objet, menace de castration), mais aussi et surtout danger interne (effraction interne)]. La situation de danger est annoncée au moi par un signal d'angoisse. La névrose renvoie au **développement d'angoisse** et le symptôme en est l'extériorisation (actes compulsions dans la NO, actes d'évitement dans la phobie, manifestations organiques dans l'hystérie). Face à cette menace pulsionnelle, il va y avoir, dans la NO, un combat défensif amenant à une régression dynamique et temporelle de la libido obtenue par **contrainte**. En tant que but, l'érotisme anal (stade sadique-anal) va se substituer à la génitalité. **L'investissement destructif va prédominer sur l'investissement érotique**.

A cette régression s'associe une régression topique du moi entraînant celui-ci de **l'acte à la pensée**⁽²⁾.

Apport de Reich

L'apport suivant étant déjà conséquent, je traiterai de celui-ci dans le prochain numéro du Journal Interne.

Apport de l'Analyse Psycho-Organique Corps et mora(na)lité

→ POINTS 2 ET 3 « ÇA TOURNE EN ROND »

F. (3) « *Chaque matin, je me réveille et ce que je vois, ce que je sens, ce n'est pas mon corps, mon chat, mon lit, mais c'est l'impression d'un énorme truc qui va me dévorer dès que je vais me lever. Alors, à ce moment-là, je pose un pied à terre et je deviens un bulldozer qui va contre-attaquer pour défendre mon territoire.*

Mais lequel ? Mon corps ? En ai-je un vraiment ? Si je deviens un bulldozer, comment puis-je être moi-même ? En me défendant, je m'attaque peut-être !! »

Cette femme, depuis l'adolescence, pour se défendre de toute effraction (externe et interne), de tout viol, a musclé son corps. Puis, travaillant très souvent avec des hommes, sur un terrain qui se conquiert à coups d'appels d'offres, elle a dû muscler aussi son esprit qu'elle a de brillant d'ailleurs. 40 années plus tard, son corps est douloureux, éreinté par tant de lutte. Mais lorsqu'elle évoque cette fragilité à son compagnon, ce sont sans doute encore les crissements du bulldozer qu'il entend. Il reste froid comme le métal. Parfois, une brèche s'ouvre... avant qu'elle ne mette un pied à terre le matin, avant que le bulldozer ne se mette en marche. « *Reste au lit encore si tu veux* » lui dit-il, protecteur, attentif. Une brèche s'ouvre

où s'entend l'appel de l'autre (Point 1 : le besoin...) mais aussi... la terreur des autres (...mais aussi l'aliénation).

Alors elle se lève, met les deux pieds à terre et part, bien décidée à ne pas se laisser faire...

H. (4) « *J'ai admiré très rapidement cette femme car, dans la vie, elle avait l'air d'être décidée* »

T. (5) « *D'être décidée à quoi ?* »

H. « *....euh. à quoi ? Peut-être ce n'est pas important de savoir à quoi...* »

T. « *C'est comment dans le corps « être décidée » ?* »

H. « *C'est tenir debout...et avancer (= Point 7 : faire pour pas se laisser faire, faire pour exister !)* »

Avez-vous remarqué que les gens décidés marchent en enfonçant les talons au sol ? Qu'en est-il de leur ancrage au sol, sur le milieu et le devant des pieds ?

F. se remémore une situation récente dans laquelle elle se sentait devenir violente devant son fils de 3 ans qui lui résistait, pris tous les deux dans un rapport de pouvoir. C'est elle qui lâchera de peur de frapper son enfant. Au souvenir de ce moment où elle lâche, elle sent dans son corps une tension générale au niveau des muscles périphériques et une vulnérabilité très grande au niveau du milieu et l'avant des pieds (c'est elle qui nommera ces précisions). Elle sent à peine le sol (En séance, elle est allongée mais dans l'image, elle était debout à tenir tête à son fils). A la question « De quoi avez-vous besoin ? », une image viendra : Une femme mongol, les pieds nus sur la terre ferme, vêtue de jupes de couleur et d'un grand manteau, la convie à venir se laisser protéger et contenir sous ce même manteau. Ce qu'elle accepte. Elle sent alors une unité dans son corps, de la tête aux... pieds.

Quelques séances plus tard, elle dira qu'elle comprend pourquoi elle cloisonnait beaucoup dans sa vie. « Fallait trouver des supports sur les côtés (les cloisons) pour tenir debout ! »

F. Dolto⁽⁶⁾ insiste sur le fait que la maîtrise des sphincters vient spontanément avec la marche, la maîtrise motrice qui amène l'enfant à toucher à tout, vouloir explorer partout, comme les grands. Il ira alors naturellement au pot, au WC, comme les grands. Pour Didier Dumas⁽⁷⁾ la maîtrise de la propreté coïncide avec le moment où l'enfant peut danser *sur la pointe de ses pieds* ! Marcher, danser, partir en courant avec grand plaisir quand maman appelle... quelle joie de prendre possession de son corps.

C'est la voie de la jouissance et de l'érotisme anaux, le plaisir de posséder son propre corps ou celui de l'autre. C'est la voie du désir qui en passe par l'agressivité (= puissance) animalière.

Mais il faut pour cela déposséder sa mère de son propre corps ! Va t'elle laisser l'enfant faire (marcher, toucher les objets, son sexe, s'autonomiser) ou demander instamment à l'enfant de faire (au pot) ? Va t'elle le soutenir à *s'élever* ou va t'elle le *dresser* ?

Pour l'obsessionnel, son bassin, son derrière, son anus, ses membres inférieurs, ses pieds sont à sa mère ainsi que les secrets de l'érotisme anal, l'enfant ayant conclu, dans ses fantasmes, que son postérieur avait pour rôle de donner du plaisir à la mère⁽⁸⁾. Il y a de quoi serrer les fesses, tout ce qui rappelle l'anus ayant une valeur incestueuse.

Le blocage des pulsions anales va s'exprimer ainsi comme une incapacité à user de son corps. L'obsessionnel va tourner en rond (comme autour des jupes de sa mère, comme tenu en laisse, *retenu*) ou s'immobiliser. Chaque surgissement de désir va créer un état de panique, bouleversant son immobilité. Des pensées entraînant l'hésitation ou des rituels l'immobilisant à nouveau vont se mettre en place rapidement.

H. de 50 ans « *Je n'ai pas désir. Ma vie est cadrée. Mon travail me plaît. Une semaine sur deux, je m'occupe de mes enfants. Le dimanche, je vais faire du ski. Je fais le même plat le même jour. Je ne me pose pas la question de « Qu'est-ce que je veux ? ». De toute façon, je n'aurais pas de réponse. Je serais perdu peut-être...en fait, ça m'angoisserait terriblement* »

H. de 30 ans « *J'ai eu peu de rapports sexuels. A chaque fois que j'ai un désir pour une femme, je me demande si je ne vais pas lui faire mal physiquement, si je ne vais pas la faire souffrir moralement. Alors souvent je ne me bouge pas* »

H. de 50 ans « *Lors de la première relation sexuelle avec mon amie, je me suis vu comme un pervers. J'ai eu l'impression de la violer.* ».

A l'évocation de cette situation, rien ne laisse transparaître un caractère particulier à cette rencontre sexuelle. Cette femme s'était-elle perdue dans son désir à lui ? S'était-elle donnée en se dépossédant d'elle-même ? (peut-être dans un « *Je me donne à toi* » plutôt qu'un « *Prends-moi* »...!!). Mais le plaisir, la jouissance anale de posséder le corps de l'autre (« *Je t'aurai !!* = mélange réussi entre les pulsions érotiques et agressives ») semblent de toutes façons tabou chez ces hommes. On perçoit aussi déjà ce qui se profile au point 6 : la toute-puissance de la pensée, pensée érotisée et destructrice.

L'agressivité nécessaire pour la motricité est vécue comme interdite lorsque cette mobilité est sous contrôle de la mère. Cette agressivité interdite, donc non maîtrisée, non humanisée, va ensuite être contrôlée par l'obsessionnel même (en trouvant refuge dans le *surmoi* qui va accabler la *moi* sous le poids de la culpabilité).

Dans ces fantasmes, le désir, la pulsion, ça fait mal !! Ça ne donne pas jouissance. Que peut donner l'homme dépossédé des secrets de son érotisme anal ? Car c'est ce que semble faire la mère de l'obsessionnel, c'est s'en être accaparé. Non pas l'exciter et le capter, précocement et massivement comme le ferait la mère du pervers, mais le capturer par une séduction non effective mais agissante (mais subissant le refoulement, entraînant cet érotisme dans une prison où les pulsions agressives, désolidarisées des pulsions érotiques, se cogneraient

contre les murs. Le NO va se cogner la tête aussi devant cette énigme du désir maternel !)... On dit que *la névrose obsessionnelle est le négatif de la perversion, défense contre ce stade anal si dérangeant*(9).

L'analité sert de support à une agressivité qui rejette, l'anus étant la frontière de l'externe (il gouverne les sorties). Les *Je t'emmerde, je t'encule, tu fais chier, t'es chié, j'te mets un doigt* expriment souvent une prise à partie de deux personnes (en voiture par ex.). Cette agressivité est complètement annihilée chez le NO. Il ne risque jamais d'empiéter sur le territoire de l'autre. Mais il rejette tout ce qui est dérangeant, tout ce qui fait désordre. Il range pour ne pas être dé-rangé. Il ne peut reconnaître son agressivité et réagit donc, à l'intrusion, par une rigidification. Il promène avec lui une invisible frontière qui l'empêche d'être fécondé par la pensée de l'autre et qui fait que la parole de l'autre ne l'atteint pas.

H. ferme les volets de son appartement à 18 heures, comme tous les soirs d'hiver. Une amie présente ce soir-là lui dit qu'elle aimerait bien voir encore les lumières extérieures pendant un petit moment. Il entend qu'elle aimerait que les volets ne se ferment pas, il comprend le sens de ce qu'elle dit. Mais sa main reste fixée sur l'interrupteur qui commande la descente du volet roulant. Cette imperturbabilité sidère l'amie plus que la fermeture des volets elle-même. Elle a l'impression que sa parole ne fait aucun effet.

L'obsessionnel va retenir pour parer au « *Qu'est-ce qu'elle me veut en-corps ?* », pour un minimum de (re)tenue. Il tente d'accumuler comme il peut : des chiffres, des règles, des prévisions, des plans d'action, de l'argent, des objets, des timbres (qui prennent beaucoup de place psychiquement et parfois matériellement) à défaut d'appropriation de son imaginaire, de ses rêves, de frontières souples et perméables. Il ne dit pas *oui* parce qu'il ne sait pas dire *non*. En tous cas, pas de *non* joyeux, pas de *non* d'opposition ni d'un *non* qui serait l'expression d'un choix. C'est plutôt un *non* obstiné qui s'origine dans un *non* imaginaire ou réel de la mère au... *non* de l'enfant. Le NO va donc parfois tout rejeter en bloc afin de ne pas tout absorber en bloc (les deux écueils de la *fixation* duelle : l'engloutissement ou le rejet). Le *non* est en fait un *non* à tout ce qui est perçu intrusif, imprévisible, venant de l'extérieur mais aussi de l'intérieur. La montée des pulsions est perçue comme tout autant intrusive, les émotions envahissant, déstabilisant, amenant au contrôle qui s'affiche par un masque froid. Il faut savoir que plus le visage est lisse, plus son propriétaire, au fond, est bouleversé(10) (axe point 4 point 8. Ce *non* est un point de fixation plutôt situé au point 4).

Or, pour pouvoir dire *non*, il faut avoir la capacité de trier ce qui vient de l'extérieur, pouvoir se faire une idée de ce quelque chose qui vient et qu'on peut éventuellement repousser. Cela demande un esprit de jugement qui s'enracine dans des affects. En s'en coupant, le NO aggrave son cas ou, en tous cas, nourrit le système.

A la question « *Qui êtes-vous ?* », question ouverte sur la reconnaissance de soi-même, la réponse est plutôt un cri révolté qui pourrait s'exprimer par un « *Je suis comme je suis (= accepte-moi comme je suis)* », quête éperdue de la reconnaissance inconditionnelle de l'autre (point 3 -> point 1). Il faut avoir un territoire propre, une vie propre(11) pour se définir et se reconnaître !

Quant à l'affirmation de son identité sexuelle, rappelons qu'une plaie s'est ouverte au point précédent (point 2). Pourquoi la mère retient-elle son fils par son derrière ? Quel est son rapport avec le pénis de son fils ? S'interdit-elle les fantasmes de toucher ou d'être touchée (émotionnellement) par le sexe de son fils ? Comment pense-t-elle son rapport à l'homme adulte, au père de l'enfant ? En restant bloquée sur son anus, la mère ne donne aucune représentation d'une sexualité adulte. Il a ainsi généralement rencontré une prohibition de ses pulsions (un interdit de masturbation en particulier) et un rejet de sa demande de gratification érotique, ce qui le fait souffrir d'inhibition virile. Ce rejet est souvent vécu comme une trahison de sa demande d'amour.

Il est donc en même temps entraîné, par force (forcé de se déposséder de son anus) **et** par séduction (active et en même temps complètement refoulée chez la mère) dans une alliance malsaine avec la mère (pas toujours contre le père) et en même temps abandonné par elle, au lieu même de sa virilité.

Comment le NO pourrait-il atteindre son propre désir ? Sitôt qu'une envie va émerger, il va s'inventer toutes sortes d'obligations ou de rituels qui le détournent de son projet.

H. a un fantasme, c'est que son amie se promène dans l'appartement en lingerie sexy, affairée aux tâches quotidiennes, comme si de rien n'était ! L'ayant partagé avec elle, celle-ci sort un dimanche matin de sa douche en porte-jarretelle et talons hauts et commence à passer le chiffon sur les meubles. Il est surpris et semble content. Il la regarde, jouissant du spectacle mais va être vite pris dans un conflit interne inconfortable : il devait prendre sa douche lui aussi et faire des courses. Il ne pourra pas lâcher ses projets tout en sachant qu'il perdra beaucoup. Heureusement pour lui, le ménage dura longtemps ! Mais il avait annulé en grande partie la possibilité de rencontrer cette situation inconnue (aperçu de la difficulté au point 6 et d'aller au delà, de par cette faillibilité du point 2 et 3).

→ POINT 4 « QUI EST LE MAÎTRE ? » OU « JE NE VEUX PAS, DE QUOI ? »

« Être fier de son sexe de garçon n'est possible que si le père, dans la vie réelle de la famille, a sa place d'homme désiré, désiré par la mère »⁽¹²⁾.

« L'instance séparatrice n'est pas le père mais le tiers phallique, le phallus symbolique »⁽¹³⁾.

Le phallus est le signifiant du désir causé par le manque. Il est le signifiant de l'inscription du manque qui nous porte à désirer. Il est le signifiant du désir en tant que, pour être sujet à désir, il a fallu renoncer à l'objet maternel par l'entremise de la castration œdipienne.

Mais, pour le NO, la dépossession de son postérieur, l'impossibilité de l'agressivité et de l'acquisition de son territoire ne sont-ils pas cause et effet de sa position phallique à lui ? On le sait, l'enfant, pour un temps du moins, est pour sa mère et pour lui-même le phallus qu'elle n'a pas, mais qu'elle est, de ce fait, supposée désirer. Mais il s'agit-là du phallus *imaginaire*. L'enfant vient en place du manque de mère, il vient combler le manque. A ce stade-là, l'éloignement de la mère (vers le père ou un frère cadet) est délaissement, non pas ouverture au signifiant de la paternité pour son enfant. Ce n'est pas une place vide qu'elle laisse mais un pur et simple trou...(aperçu du point 1 restant à explorer). Du phallus *imaginaire* au phallus *symbolique*, il y a un gouffre...

Mais qui est le père pour la mère ? Où est-il par rapport à elle ? A la place d'un père, d'un autre fils, d'une mère manquante ou un maître sur qui régner (si elle est hystérique) ? Mais qui est le père pour l'enfant ? Et où est le père vis-à-vis de l'enfant ? Peut-être pas si loin... ? Comment un enfant tenu en laisse peut-il courir librement vers son père ? Le NO conçoit souvent son père comme un étranger. Ils se sont fréquentés... mais dans le silence. Entre lui et son père, tout un réseau de frontières invisibles n'a-t-il pas interdit l'intimité, la proximité avec lui ? Entre lui et sa mère, le maître est-il le (Nom du) père ou est-il un maître à panser la mort⁽¹⁴⁾ ?

La mère de H. (dont il est le fils aîné) a perdu sa mère à l'âge de 8 ans. Elle en parle beaucoup à son fils. La mère de son mari, le père de l'enfant, a perdu son fils aîné M. Souvent elle vient prendre son petit-fils (sa belle-fille parlant de rapt, de dépossession de son enfant) et l'appelle M. Il dit qu'il se sentait pris entre les deux femmes (il est à noter que la grand-mère mettant son petit-fils à la place de son fils, le déplaçant donc dans l'ordre de la génération, ne reconnaît pas son autre fils comme père. Le fils devient le frère de son père en prenant la place du fils préféré de la grand-mère !!).

Le père (ou un frère) est aussi son rival. « Par l'intervention du symbolique, par la fonction du père, cette situation de rivalité imaginaire, ne pouvant entraîner que la mort de l'un ou de l'autre, doit être surmontée. Cependant en raison des défaillances de la métaphore paternelle, l'obsessionnel reste en arrêt devant cette scène, éprouvant sans cesse cette jalousie fondatrice de la dimension du désir, où ce qui est convoité c'est l'objet même du désir de l'autre »⁽¹⁵⁾. Dans le cas précédent, H. était mis à la place du fils préféré mort de la GMP, ainsi rival de son père sur 2 fronts : par rapport à la GMP et à la mère de H. Son père était à la fois aimé et profondément haï et craint par lui. Haï et envié car jouisseur (maître-esclave tyrannique de sa femme, alcoolique et magouilleur fini roulant en Jaguar)... et en même temps carent, semblant indifférent à ce que vivaient ses enfants. Il se souvient avoir souhaité la mort de son père. Il en éprouve une grande culpabilité. Son frère cadet, non investi par la mère comme son aîné, pas aussi fasciné par l'aspect jouisseur de son père, verra la mort réelle de celui-ci comme un soulagement. Il était plutôt du côté de ceux qui voient leur père comme un pauvre type... Mais c'est lui qui fera venir vivre sa mère devenue veuve au R-C de sa maison aménagé pour elle (elle habitait à 400 Kms de ses fils). « Je veux lui donner une 2e chance dans sa vie (=amoureuse) » !! Pauvre type ou haï et aimé, le père est bien mort... mais l'omnipotence court toujours !! La castration symbolique n'a pas lieu. L'appui est donc impossible.

L'enfant, dans les 2 cas, ne peut prendre appui et lutter avec son père. Vues les difficultés par rapport à son désir anal, étant aliéné à sa mère représentée comme objet total, il n'existe pas un « JE VEUX ». L'énergie en ce point va donc servir un « JE NE VEUX PAS » obstiné ; Du DE QUOI ? rien n'en est dit. LNO n'en sait rien...

→ POINT 5 « FAUT PAS RÊVER... »

De ce trajet qui amène à un « Je ne veux pas, de quoi ? », comment peuvent naître les projections dans le futur ?

H. 30 ans ne rêve pas la nuit et ne semble pas d'ailleurs s'intéresser à ses créations nocturnes.

Il a des fantasmes sexuels mais ne peut les partager avec moi parce que, entre autres raisons, ils concernent des personnes proches de lui. Comme les enfants, il confond fantasmes et actes. Comme ses fantasmes sont bizarres, il se sent bizarre. C'est lui qui pense que s'il devient proche d'une femme sexuellement, il va lui faire mal. Il préfère donc ne pas y penser. Les fantaisies ? Il n'en a pas et ne peut même pas en imaginer une.

Je lui propose un jour de s'allonger et de faire l'expérience d'un rêve éveillé dirigé. Il s'y soumet sans problème (en même temps que ses membres inférieurs pivotent vers l'intérieur) ! Je lui propose le voyage sur le cercle que nous avons tous fait un jour durant la formation (La clairière (1-2), le chemin (3), le chemin qui monte (4), imaginer les possibles avant d'arriver au sommet (5), arriver au sommet (6), prendre un chemin qui descend (7) vers une maison qu'on visite (8), achever le voyage (9).

A la fin de la séance, il dira que tout coulait de source, que tout était agréable. Il le dit de façon un peu plate comme s'il n'était pas troublé. En effet, son imaginaire semblait être à l'opposé extrême de sa réalité. En vrai, tout est dur pour lui, dans sa vie du fait de ses inhibitions.

Je reste songeuse mais ne dit rien. A la séance suivante, il dira la même chose. Je lui propose de décrire point par point. Il dira alors que « Ce qui est venu en 1^{er}, c'est une clairière très petite, étouffante (plus proche de sa réalité interne) mais qu'il a changée immédiatement pour créer un espace très grand. A partir de là, il ne rencontrera pas non plus d'obstacle (c'est le tout coule de source). Au sommet, il verra des îles, la mer bleue. Pourtant, quelque chose de sa 1^{ère} image va le rattraper. Dans la maison, il retrouve l'étroitesse et l'absence. Il sent qu'il y a eu une personne, il la cherche mais ne la trouve pas. Il y a de l'inachevé ».

Petit, il était très proche de sa mère malade d'un cancer et elle-même très timide. Son père semblait en vouloir à son fils de son repli et lui reprochait souvent, le délaissant ainsi dans le monde étroit de la mère. Lorsque celle-ci meurt alors que H. a 15 ans, celui-ci ne rencontrera pas son père et son frère dans une parole qui aurait rendu la mère absente... présente. Les trois hommes se sont emmurés dans leur silence endeuillé. La parole n'a pas coulé pas de source...

J'ai l'impression que H., dans la 1^{ère} partie du rêve éveillé a fui dans l'imaginaire. Mais le réel l'a rattrapé. Et l'accès au symbolique ? Le dialogue interne avec le père réel va-t-il être possible afin de laisser de la place au père symbolique?

→ POINT 6 « OU BIEN.... OU BIEN » «MAIS IL FAUT ÊTRE DÉCIDÉ..... »

Il faut être décidé est une inscription idéologique de la NO dans la problématique morale.

Mais rappelons le désarroi lorsqu'on lui extorque une décision⁽¹⁶⁾. Il ne peut pas décider !

Souvent c'est l'autre, la vie qui va décider pour lui. Choisir, c'est avoir des désirs, trouver la force pour les rêver et les trier. *C'est donc renoncer, c'est perdre l'illusion de la toute-puissance⁽¹⁷⁾.* C'est OUI ou NON. Le chemin chaotique sur lequel a marché jusque-là le NO ne peut amener qu'à une faille infranchissable.

La pathologie de la faille est celle de l'involution du repliement. Il va voir le monde, chercher à l'analyser mais en est coupé, comme il est coupé de ses affects (point 8).

Il est plus dans l'ambivalence que dans la confusion. De cette situation de choix se dessine son immobile hésitation. Une décision importante, au niveau affectif et sexuel surtout, mais aussi au niveau des études et professionnel, le conduit à tourner en rond sur une ellipse (autour des jupes maternelles !). Comme il n'y pas de choix, il n'y a pas renoncement à l'illusion de la toute-puissance. C'est sa pensée qui est investie de cette toute-puissance, qui serait fortement érotisée, assimilée à un pouvoir, à une emprise sur le monde extérieur. Ce qui est pensé est pensé comme se réalisant vraiment (*En-tête-ment*). Le NO a donc tendance à la rumination, qui se comprendrait comme satisfaction sexuelle, mais également au doute en tant que recherche de compromis.

La pensée, c'est aussi s'accrocher aux branches, lorsque les racines n'ont pu prendre...

Cela n'empêche qu'il peut être fin dans son analyse et très cultivé... et devenir un bon psychanalyste.

→ LE DÉFAUT DE DÉFLUX AU POINT 7

Les actions vont être chargées de l'énergie qui n'a pu se décharger jusqu'alors. C'est cela qui leur donne leur caractère compulsif.

Dans son expression, Le NO va tenter d'articuler une suite d'énoncés qui tend à annuler toute expression de la subjectivité, comme si toute expression pouvait être indécente, obscène, comme si les idées pouvaient être perverses, en tous cas inconvenantes. La parole est dans le registre de la maîtrise (de la violence, la cruauté...). Il parle donc mais retient, regarde mais plutôt avec méfiance. La difficulté du donner et recevoir à ce point renvoie à la douloureuse absence de perméabilité de la frontière dans la rétention anale. Ce qui le fait passer

souvent pour un égoïste, un être égocentrique. Alors qu'il peut penser à l'autre. Mais le murmure des pensées ne s'entend pas, ni ne se sent pas toujours à travers une muraille !!

→ ET AU POINT 8

Les sentiments ressentis sont plus souvent la culpabilité, la honte, la peur, la haine, la souffrance voire le désespoir, plus que la jubilation, l'humour, la joie, le bonheur... Comment ne pas comprendre que le NO soit obligé de se couper pour *sur-vivre*. Le problème est alors qu'il peut dire qu'il se hait, qu'il ne se tolère pas, qu'il ne s'estime pas... sans sentiment particulier. Ce qui ne fait pas soulagement, comme le ferait tout avec douloureux. Le patient, ni le thérapeute n'iront au point 9 !!!

Rappelons que « *L'ouverture du cœur est profondément liée à la sécurité dans les jambes* »⁽¹⁸⁾. Le voyage sur le CPO a commencé sur un équilibre précaire : sur les talons, fesses serrées et dos raide... et « *Si ces blessures sont graves, la personne fermera son cœur et l'enjeu de l'action deviendra le pouvoir et non la fusion* »⁽¹⁹⁾. Je crois que pour le NO, c'est la pensée qui sera chargée de ce pouvoir sur l'autre plutôt que l'action.

→ RE-TOUR AU POINT 1

Le NO a eu, a voulu, a fait, et n'a pas obtenu un jour la gratification nécessaire, l'aide, la proximité et la suffisante distance. Il a été idolâtré et... abandonné, trahi. Alors, il a peur de se faire avoir, reste sur ses gardes. Il n'a pu se dé-liaison alors il a peur de s'aliéner. Il est dépendant de l'autre qu'il doit garder... à distance !!

CONCERNANT LES 3 FORMES

Il y a un tracé déjà un peu lisible: le NO est dans du duel (la question sexuelle est à l'œuvre) mais semble coincé entre l'unairé⁽²⁰⁾ et le ternaire mais très proche de l'unairé mais vers lequel le passage est impensable. Il y a une grande difficulté à s'abandonner par peur de se perdre. L'enveloppe est fragile chez le NO. S'il se lâche, c'est le risque aussi d'être envahi par ses pulsions. C'est pour cela qu'il se coupe.

Mais ce n'est pas la coupure totalement unairé car s'il se coupe de l'autre, c'est avec une certaine hostilité, c'est-à-dire qu'il existe une certaine relation. Il le fait sentir à l'autre qu'il se coupe !! Il n'y a donc pas accès à l'autoréférence de l'unairé. La référence à l'autre est omniprésente !

Rappelons-le : La caractérisation systématique du problème de l'obsessionnel confronté à son obsession, c'est son impuissance (consciente) à se séparer de ce à quoi il est aliéné. N'étant pas psychotique, il est certes aliéné à l'Autre et il sait qu'il est pris dans le discours de l'Autre mais il ne sait pas comment s'en déprendre. Ayant ainsi peu de repères intérieurs, se crée une autre aliénation, celle aux repères extérieurs tels des normes, des règles. La loi morale (mais non symbolique) fait que le ternaire, avec sa loi structurante, n'est en fait pas atteint. Il est aux ordres de ces règles.

« *Un garçon découvre une femme en sa mère en virilisant⁽²¹⁾ celle-ci pour rendre supportable et assimilable le trop de force, de dévoration et d'engloutissement qu'il peut ressentir à la proximité du corps et des désirs maternels, comme pour parer au risque d'une réintégration incestueuse... [..]. Il ne s'agit pas de la mère phallique ou d'un corps mythique de mère, mais d'une mère phallicisée, rendue un peu de chez soi pour être admissible, non sans rester totalement Autre* »⁽²²⁾.

Ne peut-on mieux illustrer que *la reconnaissance de l'altérité est inséparable de la reconnaissance de la similitude⁽²³⁾* ?

Comment le NO aborde ces deux rives (sans dé-rives ?) ? Dans son cas, la mère est phallique. Il lui voue amour et haine. Cette haine l'amène-t-il au meurtre, aux rives de l'étrangeté radicale, comme chez le pervers ?

Non... il s'interdit de tuer.

Passons par le concept de castration anale de Françoise Dolto qui amène deux éléments : la nécessaire séparation entre l'enfant et son auxiliaire tutélaire permettant le « Moi faire tout seul » et non plus « moi-toi » et les interdits qui sécurisent et qui introduisent les notions de « Ne pas nuire à soi-même et aux autres » et au « Ne pas faire à l'autre ce qu'on ne voudrait qu'il nous fasse ». Cela amène au faire industriel et créatif, dans le respect de l'autre et de soi-même. Cela sous-tend l'interdit du meurtre et du vandalisme. Le NO a des difficultés dans la relation à l'autre à trouver ce « moi tout seul » tant il rêve de ce moment de solitude où il se sente exister pour son propre compte mais tant il le craint tellement, de peur de s'ennuyer *mortellement* dans son vide émotionnel. Cela fera de lui un être industriel mais peu créatif ! Quant à la question du respect, il est clair qu'il ne l'a pas été. Se permettra-t-il de ne pas l'être ? Non. Il va infliger un ordre moral à lui et à l'autre, garant de sa sécurité.

H. 50 ans a été marié 2 fois. Ses deux femmes l'ont trompée, l'une au bout de 7 ans, l'autre au bout de 17 ans. Toutes les deux lui ont avoué leur adultère à leur initiative. Cela semblait être un message d'alerte plutôt qu'un message de rupture. De son 1er mariage, il disait : « Lorsque j'appelais ma mère, ça me laissait à terre, le front au sol, les bras en croix (c'est la position prise par ceux qui font leurs vœux de prêtre ! Mais la loi de Dieu n'est pas la loi de Mère !). Lorsque ma femme rentrait, elle me trouvait comme ça et je ne pouvais pas lui parler tout de suite ». Dans les deux cas, dès l'aveu révélé, il s'est enfermé dans un silence jusqu'à ce que la séparation s'en suive... Aucun dialogue n'a pu être possible. « Je savais que c'était fini, que je ne reviendrais pas en arrière, il ne fallait pas qu'elles fassent cela ». Il a pourtant énormément souffert de la séparation. Mais il a contre-investi, il a tué l'investissement de ses affects envers elles. Ainsi, lorsque sa 1ère femme revient un mois après en lui demandant pardon, il n'est pas troublé. Car il sait que c'est fini et définitivement. Il mettra sans pour aimer à nouveau. Le NO porte en lui un interdit des pulsions meurtrières et sadiques (point 4). C'est donc du point 6 qu'il reprend son investissement (celui-ci involue en fait). La colère blanche ne pourra-t-elle jamais devenir rouge ?!

L'investissement de l'objet en tant que tel est parfois faible. C'est un investissement narcissique.

L'autre donne, par sa présence, un sentiment d'existence tout en étant menaçant dans sa capacité à devenir un ennemi intrusif. La complexité relationnelle réside sur l'existence antinomique de deux dynamiques « Ne m'abandonne pas mais laisse-moi libre », ce qui dans le couple est ingérable. Si cet autre déçoit, il est brutalement lâché, abandonné à cause de sa trahison, sans que pour autant cesse le cycle des répétitions qui conduiront aux mêmes trahisons et aux mêmes lâchages par d'autres !

Tentative avortée d'accéder au tiers :

« Toutes les questions que sous-tend la sexualité se nouent à la croisée de deux vectorisations. Alors que l'horizontalité réfère le sexe au plaisir et à sa seule génération, la verticalité la réfère à la mort et aux rapports de filiation. L'horizontalité veut que l'être humain soit seul à décider du libre usage de son sexe.

La verticalité fait qu'entre l'ascendance et la descendance, sa sexualité l'inscrit dans la succession des générations »(24).

H. 30 ans est issu d'une famille polonaise. Son père et sa mère ont décidé un jour de fuir leur pays et de s'installer en France (avec de l'argent et des diplômes qui leur ont permis de trouver une place sociale sans difficulté). La mère souffre d'inhibitions, trouve qu'elle parle mal le français (ce qui n'est pas l'avis de son mari et de ses fils. Seul son accent faisait sentir qu'elle venait d'ailleurs), a peu de contacts, peu d'amis. Le père semble un homme à l'aise dans ses rapports sociaux et amicaux. Il a souffert lui aussi de grande timidité lorsqu'il était petit mais ce n'est plus le cas et il semble même que cette timidité fasse partie d'un tout autre monde pour lui. Ils ont deux fils dont H. qui souffre d'inhibitions et un autre fils qui lui est tout à fait à l'aise (aux dires du mythe familial et de H.). H. sera très proche de sa mère (qui développera, pendant une dizaine d'années, un cancer et en mourra lorsque H. aura 15 ans) et l'autre fils sera proche du père : 2x2.

Le père sera, par ses paroles, assez brut (voire un peu sadique) envers H. à qui il reproche de ne pas se bouger pour sortir de son repli, accentuant l'inhibition par effet de surcharge d'agressivité redoublée de son interdit de sortir, de son impossible décharge. H. et son frère, âgés de plus de la trentaine, n'ont pas de relation sexuelle, pas de vie amoureuse et donc pas d'enfants.

H. de 50 ans n'a pas d'enfant de son premier mariage. Lorsqu'il rencontre sa seconde femme, il lui fait savoir qu'il ne veut pas d'enfant. Devant son insistance à elle, il finit par « céder ». Il découvrira la joie d'être père. Mais au moment de la naissance de la 1^{ère} fille et quelques mois après, il sera absent, travaillant à l'étranger. Il sera présent à la naissance de leur deuxième fille dont il sera plus proche. Sa femme lui dira, des années après : « Tu m'as volé ma fille (la 2^e) ». Jamais, à aucun moment il ne dira « nos » filles. Des années après, la 1^{ère} fille fera une thérapie où elle dessinera son arbre généalogique : 2 arbres; le premier dans lequel elle se représente fille de sa mère et de la branche maternelle puis le deuxième dans lequel elle se représente fille de son père et de la branche paternelle : 2x2 ne fait pas 3.

L'AMOUR DANS LA VIE DU NO

Je repose les questions posées dans le II précédent. Je pense qu'elles sont assez évocatrices et contiennent une part de réponse. Je pense que tous les cas de figure sont possibles et dépendent de la particularité de chaque personne: Quels seraient les enjeux pour un homme plutôt obsessionnel de choisir une femme plutôt proche de structure, avec qui il connaîtra certainement l'ennui, le conformisme, la dévalorisation de la sexualité mais pas l'insécurité de l'imprévisible ; ce qu'amène la femme plutôt hystérique, avec ses explosions émotionnelles qui peuvent être vécues totalement incompréhensibles (donc pas maîtrisables par la pensée !!) et aussi

effractantes énergétiquement (donc angoissantes). Mais celle-ci amène aussi du rêve, de l'originalité et ainsi, durant les premiers temps de l'amour, des fenêtres vont s'ouvrir au dernier étage de la tour d'ivoire. Est-ce pour cela que le NO va en sortir pour explorer le monde ? Quel serait l'enjeu pour la femme hystérique à être avec cet homme avec qui elle va finir par être insatisfaite ?

On le dit ainsi : Au désir insatisfait de l'hystérique s'oppose le désir impossible de l'obsessionnel.

N'y aurait-il pas une possibilité pour la femme de *penser* à propos de sa structure ainsi que celle de son compagnon, pour l'homme de *sentir son* problème (façons différentes et complémentaires de s'approprier ses difficultés !) ?

Je voudrais néanmoins préciser quelque chose à propos des femmes qui rencontrent un jour, sur leur route, un obsessionnel, ou en tous cas, un homme de structure anale. La femme est parfois naïve du côté des rapports de pouvoir. Elle est souvent plutôt du côté de la passivité que celui de la réceptivité actrice (qui implique l'appropriation de son territoire, sa défense possible, et la force du désir). Elle rencontre alors l'homme l'anal qui navigue avec ce paradoxe : « *Je réactive en permanence parce que je sais qu'au fond je suis passif* ». Elle se jette dans la gueule du loup !! Je cite Martin Luther King⁽²⁵⁾ : « *Jésus a reconnu la nécessité d'unir les contraires. Il savait que ses disciples auraient à affronter un monde difficile et hostile où ils seraient confrontés aux politiques récalcitrants et aux protecteurs intransigeants de l'ordre ancien. Il savait qu'ils rencontreraient des hommes froids et arrogants dont les cœurs ont été endurcis par le long hiver du traditionalisme. Il leur dit donc : « Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. » Il leur donna une formule d'action : « Soyez donc prudents comme des serpents et simples comme des colombes. »*

Il faudrait donc combiner un esprit ferme (une pensée incisive, une appréciation réaliste, une réflexion exigeante, une qualité forte et austère qui tend à la fermeté du dessein et à la solidité de l'engagement) et un cœur tendre. Le NO a pour lui l'austérité et la solidité de l'engagement (par principe moral). Certes, il rationalise plus qu'il ne pense, son exigence pèse sur lui. Mais tout en n'étant pas très prêt, il n'est pas très loin d'avoir les qualités de l'esprit ferme, ou, en tous cas, des aspects qui, transformés et utilisés à une autre fin que l'obsession, peuvent devenir créatrices.

Dans la rencontre avec le NO, la femme, un peu hystérique, décentrée, perdue dans l'autre, fait peut-être la tentative de partir d'une crédulité assez grande pour aller vers une forme de pensée plus rigoureuse, clairvoyante et astucieuse (ne sont-ce pas là aussi les qualités du thérapeute). Si elle pouvait se rassembler et devenir prudente comme une vipère : quand on s'approcherait trop d'elle, elle attaquerait !

Le cœur simple, ce n'est pas pareil que le cœur dur des hommes froids mais ce n'est pas pareil non plus qu'un cœur trop sensible. En effet, pour l'anal, il y a possibilité du trop sensible venant de l'autre qui peut le faire fuir.

Un jour, un ami très obsessionnel me parlait d'un événement particulièrement douloureux: une expérience d'une grande solitude, vers l'âge de 12 ans, où seule la présence de son chien qui courait devant lui attestait du monde des vivants autour de lui. J'étais, en l'entendant, très émue et j'ai du dire un truc comme « Je te comprends ». Que n'avais-je pas dit... Il me répondit vivement « Quelle horreur » (Gloups !) « C'est comme si tu étais en fusion totale avec moi ! »⁽²⁶⁾ Donc... un cœur simple et tendre mais pas exagérément dans l'empathie ! Le NO a besoin de terriblement de tendresse. Sauf qu'il n'en a pas pour lui-même.

EN TANT QUE THÉRAPEUTE

Il faut savoir qu'il y a chez le NO soumission à toute autorité, méfiance et doute. Il faut savoir les discerner.

Essayer de comprendre la problématique anale, c'est déjà introduire du tiers. Cela ne veut pas dire comprendre l'autre... pour l'aider. Un peu de compassion suffit, sans trop de passion! L'enjeu, pour le thérapeute (en encore plus si c'en est une !) devant les « Qu'est-ce que vous voulez me faire dire ? » ou les « Il ne fallait pas que je dise ça ? », c'est de ne pas rester bloqué (e) dans son analité, dans une passivité ou une réactivité, l'indifférence ou le rejet. L'enjeu est de trouver son désir à être là, avec cet autre qui est, dans un coin de lui-même, prêt à devenir fou mais non pas être dans un désir pour lui (pourtant bien naturel chez le thérapeute) qui réveillerait aussitôt un « Qu'est-ce qu'elle me veut ? ». Ce serait d'être en contact avec le désir en soi. Ce qui n'est pas simple dans cette ambiance ! *Devant la frontière murée anale, l'autre devra choisir d'user de la déclinaison de son identité afin de ne pas s'user dans le déclin de celle-ci.*⁽²⁷⁾

Le travail organique est peu apprécié, s'allonger est parfois impossible. Il ne s'agit pas de faire fondre la carapace, surtout pas ! Mais un lent travail peut se mettre en place. Je l'aborderai la prochaine fois. Toutes ces pages sur la névrose obsessionnelle pour ce numéro suffiront amplement!

Bibliographie

Si les hommes pouvaient parler... d'Alon Gratch

La sexualité masculine de Didier Dumas

La haine du désir de Daniel Sibony

Comment un petit garçon devient-il un papa ? de Joël Clerget

L'image inconsciente du corps de Françoise Dolto

Monographies de la Revue Française de Psychanalyse sur la *Névrose Obsessionnelle* d'un collectif de psychanalystes

Le transfert dans la névrose obsessionnelle de Lucie Wolf

L'homme aux rats de Sigmund Freud

L'analyse caractérielle de Wilhem Reich

Une approche psychosomatique : la bioénergie de Françoise Elbaz

Manuel d'enseignement EFAPO n° 1, 4, 5, 6

La force d'aimer de Martin Luther King

(1) in *Inhibition, symptôme et angoisse* de S. Freud

(2) Cela localise le conflit dans l'ordre de la pensée et du discursif alors qu'il est localisé dans le corps dans l'hystérie, dans l'espace dans la phobie.

(3) F. = une femme

(4) H. = un homme

(5) T. = la thérapeute

(6) In *L'image inconsciente du corps*, la castration anale

(7) In *La sexualité masculine*

(8) Didier Dumas, ouv. cité

(9) In un article sur la NO de Wikipédia, l'encyclopédie libre (site Internet)

(10) Afin de le reconnaître, il vaut mieux, en tant qu'observateur, ne pas être trop bouleversé(e) soi-même par le froid de l'autre !!

(11) A défaut, la maison, la voiture, les placards seront propres (eu égard au renversement en son contraire de la pulsion anale !)

(12) Françoise Dolto, in *Dialogues québécois*.

(13) Joël Clerget, in *Comment un petit garçon devient-il un papa ?* La notion de troisième (le père) et de tiers (le quatrième = le phallus) est largement inspirée par Françoise Dolto.

(14) Jacques Lacan s'est employé à répéter que la fonction de l'Autre de l'obsessionnel est tenue par un mort.

(15) Liliane Fainsilber in *Un vrai supplice de Tantale*, sur

le site Internet « *Le goût de la psychanalyse* »

(16) Exemple *Cannette ou bouteille* p.36 du JI N° 85

(17) Anne Fraisse, in *Manuel d'enseignement EFAPO, N° 7*

(18) Jacqueline Besson et Yves Brault, in *Manuel d'enseignement de l'EFAPO n° 1 – Point 8 du CPO*

(19) Idem

(20) Pour la psychanalyse, la NO est le dernier rempart avant la psychose

(21) La dotation de traits virils affectés à la mère sont du corps : mamelon, nez, toute protubérance...

(22) Joël Clerget, ouv. cité

(23) Jacqueline Besson et Yves Brault, in *Manuel d'enseignement de l'EFAPO N° 4*

(24) Didier Dumas, ouv. cité

(25) In *La force d'aimer*

(26) Cet exemple n'est pas sans relier à l'annotation de Jacqueline Besson dans le manuel N°1, p. 101, à propos de la trop grande empathie

(27) C'est de moi !!